

UN SOLDAT GRANDVALLIER LE GENERAL LEON JENOUDET

Léon Jenoudet est un Grandvallier de pure souche, par son père, de Saint-Laurent et plus précisément du hameau de Salave et par sa mère, de Saint-Pierre.

Son grand-père paternel, François Régis, était un "roulier" du Grandvaux. Il mourut prématurément par accident en 1863 laissant sa veuve dans la détresse avec 7 jeunes enfants.

Son père, second de la famille, avait alors 10 ans.

A l'âge de l'appel sous les drapeaux, il avait tiré un "mauvais numéro" et il avait fait son service militaire, qui était alors de 5 ans, aux dragons de Lunéville. A sa libération et en raison du temps déjà passé, il décida de s'engager dans la Gendarmerie.

Marié, à Sidonie Ferrez, d'une vieille famille de Saint-Pierre, il eut un fils Charles Léon qui naquit le 14 novembre 1885 à Beaufort près de Lons le Saunier.

Distingué par son instituteur pour son intelligence et sa vivacité d'esprit, Léon Jenoudet fut reçu au concours des bourses, et continua ses études secondaires au lycée de Lons-le-Saunier. Brillant élève, travailleur, il fut reçu au baccalauréat en 1904, à une époque où il y avait 7000 bacheliers reçus chaque année en France.

Tout le portait vers une carrière militaire : la solide formation civique reçue à l'école, l'esprit patriotique de toute la nation, la hantise de l'agression allemande et le culte, de la Revanche, enfin le milieu familial.

Léon Jenoudet s'engagea à Lons-le-Saunier au 44^{ème} régiment d'infanterie, le régiment du Jura.

Après quelques années passées dans la Troupe, où il apprit à connaître pour la partager, la vie de soldat, ses besoins, ses aspirations, ses qualités de cœur et de dévouement, il fut reçu à l'école d'infanterie de Saint-Meixent dont il sortit officier.

LA GRANDE GUERRE (1914-1918)

En août 1914, la guerre le trouve lieutenant au 152^{ème} Régiment d'Infanterie à Gérardmer à la frontière des Vosges.

Les photos de l'époque le montrent avec sa haute taille de grandvallier (1 m 80), svelte, la figure fine et énergique barrée d'une grande moustache, le regard direct.

Toute la Grande guerre, il allait la faire au 152, plus familièrement appelé le 15/2, le régiment métropolitain le plus glorieux de l'armée, celui dont le drapeau fut le premier à être décoré successivement de la Croix de Guerre, de la Médaille Militaire et de la Légion d'Honneur.

Régiment des Vosges, il comptait aussi de nombreux soldats originaires du Haut-Jura : si l'on va à l'église de Fort-du-Plasne, et si l'on allume le bas de la chapelle à droite où se trouvent les photos des morts au combat de la commune, trois sur les vingt en tenue militaire portent l'écusson du 152.

18 août 1914, le régiment se porte en avant, attaque à la baïonnette, culbute les unités bavaroises qui lui sont opposées, s'empare de Munster et atteint le 21 août les faubourgs de Colmar. C'est l'heure de la Revanche.

Commandant la section de mitrailleuses du régiment, le lieutenant Jenoudet participe à tous ces combats victorieux. Mais la décision se fait à l'autre aile du front où les Allemands vainqueurs en Belgique, avancent vers Paris jusqu'à la Marne.

Le 152 reçoit l'ordre de se replier sur la frontière des Vosges où il sera engagé pendant près de 2 ans.

La guerre de mouvement est terminée. Les opérations ont maintenant des objectifs limités mais terriblement coûteux : la conquête d'un village ou d'une crête face à un adversaire enterré dans les tranchées, derrière les barbelés, défendus par les mitrailleuses et l'artillerie.

Fin septembre, après 4 jours de combats, c'est la prise du sommet du Spitzenberg, au dessus de Saint-Dié.

Fin décembre, le 152 reçoit l'ordre de s'emparer du village de Steinbach près de Thann. Au début de l'attaque, le lieutenant Jenoudet prend le commandement d'une compagnie dont le capitaine a été tué. Il l'entraîne à l'assaut, atteignant le premier la lisière du village et en permettant le débordement par les unités voisines.

Mais les Allemands s'accrochent dans les ruines, et il faut 15 jours et 15 nuits de combats farouches, en plein hiver, sous la neige, dans les tranchées envahies d'eau, pour briser leur résistance. Le régiment a perdu un millier d'hommes. Pour Léon Jenoudet, c'est la première blessure.

1915, l'année des plus grands sacrifices pour l'infanterie française. Le 152 reste sur le front des Vosges, à l'Hartmanwillerkopf, appelé encore l'Hartman ou le Vieil Armand.

Culminant à 956 mètres, ce sommet donne des vues lointaines sur la plaine d'Alsace. Il va faire l'objet d'une bataille acharnée. Le 152 qui s'y illustra fut appelé par les Allemands le Régiment des Diables Rouges.

Le 22 mars 1915, le régiment attaque l'Hartman. Il faut 2 jours d'assauts farouches pour s'en emparer. L'historique du 152 indique "du haut des rochers nos mitrailleurs ardents à suivre la première vague, enthousiasmés par leur chef, le lieutenant Jenoudet, qui, blessé veut faire l'attaque jusqu'au bout, traquent par leurs rafales, les Allemands en fuite". Cité à l'ordre de l'Armée, Léon Jenoudet est promu capitaine après les dures journées du 25 et 26 avril 1915 où 6 bataillons d'élite allemands ne peuvent reprendre le sommet.

Le 21 décembre 1915, le 152 est rappelé à l'Hartman qui a été perdu. En quelques heures, avec une vigueur exceptionnelle, il a repris tout le massif, faisant 800 prisonniers. Hélas, à ce jour de victoire allait succéder un terrible jour de deuil. Toute la nuit, les Allemands ont ramené leurs réserves, concentré leur artillerie. A l'aube, leur contre-attaque se déclenche face à la ligne française non encore organisée, placée dans la contrepente où l'artillerie ne peut les appuyer, et alors que des poches de résistance ennemies subsistent sur leurs arrières. Bientôt, dans ce combat de montagne, le régiment est isolé, débordé et tronçonné. Dans l'après-midi, le capitaine Jenoudet rappelé par son commandant, se rend avec lui aux premières lignes. A un carrefour, le commandant prend d'un côté et enjoint à son capitaine de partir de l'autre côté. La chance va jouer. A quelques dizaines de mètres de là, le commandant est cerné par les Allemands ; refusant se rendre, il est abattu. Le capitaine Jenoudet a pu rejoindre ses mitrailleurs au moment où ils sont eux-mêmes sur le point d'être submergés. Réagissant instantanément, il peut regrouper ses hommes qui, emmenant leurs mitrailleuses, rejoignent la crête en perçant l'encercllement ennemi.

En fin de journée, le 152 qui se maintient au sommet, est pratiquement anéanti. 2000 hommes manquent à l'appel. Sur 58 officiers, 20 ont été tués et 28 sont disparus. Parmi les survivants, le capitaine Jenoudet. Félicité pour sa bravoure, son sang-froid et son esprit de décision, il est fait chevalier de la Légion d'Honneur sur le champ de bataille.

1916 - La guerre se transforme. Guerre d'usure, guerre de matériels. Les batailles durent de longues semaines, avec de terribles préparations d'artillerie sur des lignes de tranchées puissamment fortifiées.

Avec son régiment, le capitaine Jenoudet participe à la bataille de la Somme.

Le 3 septembre, à Cléry-sur-Somme, son bataillon après avoir enlevé tous ses objectifs, tient énergiquement sur la position conquise, malgré l'insuccès des bataillons voisins. Léon Jenoudet reçoit sa 4^{ème} citation pour "avoir contribué largement au succès et pour s'être prodigué avec un entier mépris du danger en utilisant habilement son unité dont la conduite a été au cours de l'action un objet d'admiration pour les autres formations".

Nouvelle citation, lors de la prise de Sailly-Saillisel le 15 octobre "pour sa grande activité, sa bravoure admirable".

1917 - C'est l'année trouble. La Russie s'effondre - la France commence à douter après l'échec de l'offensive Nivelle sur l'Aisne.

Le 152 est engagé sur le Chemin des Dames au sud de Laon. Le 22 mai, il enlève le plateau de Vaclerc. violemment contre-attaqué en fin de journée, la situation devient tragique. Au 2^{ème} Bataillon, "l'attitude énergique du capitaine Jenoudet, l'autorité dont il fit preuve, la confiance qu'il inspira à tous, permirent de conserver intacts les gains de la journée".

Le 24 juillet, nouvelle attaque sur le plateau de Vaclerc, par surprise et sans préparation. Ce fut une mêlée sanglante. Le matin, le capitaine Jenoudet est blessé par éclat d'obus. Il refuse de se faire évacuer. Il n'y consent que le soir après une nouvelle blessure, à la poitrine, par balle.

Exploit étonnant qui rappelle la bravoure, l'abnégation et l'esprit de sacrifice des soldats de l'An II ou des vétérans de Napoléon.

1918 - l'année de la décision. L'Allemagne qui a ramené ses troupes du front russe, tente de forcer le succès à l'Ouest, avant l'arrivée des Américains. Après avoir enfoncé les Anglais, les Allemands percent fin mai le front français sur le Chemin des Dames. Pour la 1^{ère} fois, depuis 1914, l'Armée Française recule.

Le 152 accourt à marches forcées dans la zone des combats. Léon Jenoudet qui vient d'être promu commandant à titre temporaire, commande le 3^{ème} Bataillon. Le 30 mai au soir, après une marche de 40 kilomètres, il est engagé. Dans le Journal de guerre du régiment, il est écrit "Les hommes étaient exténués, couverts de poussière, ruisselants de sueur. Était-il possible de leur demander un effort quelconque ? Apparemment non, et pourtant il le fallut. Ce sont ces mêmes hommes du 3^{ème} Bataillon du commandant Jenoudet qui devaient devant Belleau écrire avec leur sang une des plus glorieuses pages de l'histoire du 15/2" ... "Le 2 juin, sur le front du 3^{ème} Bataillon, la bataille fut la plus âpre. Lorsqu'en fin de journée, les éléments voisins cédèrent à la pression ennemie, le 3^{ème} Bataillon, menacé d'être tourné à droite et à gauche, et qui ne pouvait se replier qu'à la nuit, opposa une résistance acharnée, causant aux Allemands des pertes énormes. Le commandant Jenoudet, dont la fermeté et le sang froid avaient une fois de plus fait l'admiration de tous pouvait être fier de son bataillon".

Les Allemands ont été arrêtés. Foch, généralissime, décide de la contre-attaque, qui allait aboutir à la 2^{ème} victoire de la Marne.

Le 18 juillet, le bataillon Jenoudet fait la liaison entre le gros de son régiment et les "Marines" américains. Il atteint tous ses objectifs, faisant 150 prisonniers et capturant 3 canons. Le 22 juillet, en pleine progression, un obus de gros calibre fauche les éléments de commandement du bataillon. Le commandant tombe, frappé par des éclats qui lui perforent l'abdomen, ce qui allait l'obliger à rester allongé pendant de longs mois.

A l'hôpital de campagne de Meaux, il reçoit des mains du général Pétain, la rosette d'Officier de la Légion d'Honneur.

Dans une guerre de 4 ans, où tant de braves s'étaient distingués, le commandant Jenoudet avait acquis des titres de guerre exceptionnels. A 32 ans, il était commandant après avoir gagné ses galons en première ligne. Il était titulaire de la fourragère rouge à titre personnel pour avoir participé aux 7 batailles où son régiment avait été décoré. Il était Officier de la Légion d'Honneur - 9 fois cité dont 6 fois à l'ordre de l'armée - 5 fois blessé -.

L'ENTRE DEUX GUERRES (1919 - 1939)

Fin 1919, à peine guéri, Léon Jenoudet reprend le service actif.

En 1920, il se marie avec une Grandvallièrre, Reine Thouverey. Son père, Pierre Thouverey, dirige une scierie à Fort-du-Plasne, commune dont il est maire et il le restera plus de 40 ans. A l'époque, il était

aussi conseiller général du canton de Saint-Laurent. A la fin de la guerre, l'Armée française continue à être engagée hors d'Europe, sur ce que l'on nomme les Théâtres d'Opérations Extérieures.

Désigné en 1922 pour le Maroc, le commandant Jenoudet est affecté, en raison de ses états de service, à une formation prestigieuse, la Légion Etrangère. Il prend le commandement à Meknès du 3^{ème} Bataillon du 2^{ème} Régiment Etranger. Les opérations se déroulent dans la région montagneuse du Moyen Atlas, au sud de Taza. Les adversaires sont les tribus chleuhs, particulièrement courageuses et qui utilisent avec une grande habileté un terrain accidenté qu'elles connaissent bien. Les accrochages sont violents et vont parfois jusqu'au corps à corps. Le 11 août 1923, sous un soleil de plomb, au Djebel Idlane, les Chleuhs parviennent au centre du bataillon. Les légionnaires les rejettent mais au cours du combat, le commandant Jenoudet est grièvement atteint par une balle qui lui traverse les deux cuisses. C'est sa 6^{ème} blessure.

A la fin de l'année, les opérations se terminent par la pacification du territoire. Le bataillon Jenoudet est cité à l'ordre de l'Armée pour "avoir donné le plus superbe exemple de crânerie, de bravoure et de discipline, faisant revivre au plus haut point les traditions de la vieille Légion".

Début 1925, le commandant Jenoudet rentre en métropole. Trois enfants vont naître à son foyer : Monique, Pierre et Marie-Thérèse.

C'est la vie de l'armée en temps de paix qui reprend avec sa succession de mutations et de promotions. Dans ses différentes fonctions, Léon Jenoudet montre toujours, à côté de ses qualités professionnelles, un caractère ferme et humain, sachant défendre et mettre en valeur ses subordonnés.

- Commandant major au 134^{ème} Régiment d'Infanterie à Chalon-sur-Saône
- Commandant chef de corps du 13^{ème} Bataillon de Chasseurs alpins à Chambéry, unité particulièrement réputée tant à la manœuvre qu'à la montagne.

Lieutenant Colonel, il commande le détachement du 24^{ème} Régiment de Tirailleurs tunisiens à Chambéry.

En 1934, à 48 ans, il est promu colonel, commandant le 95^{ème} Régiment d'infanterie à Bourges. Cherchant toujours à améliorer ses connaissances, il est désigné en 1936 pour suivre les cours du Centre des Hautes Etudes Militaires à Paris, où sont formés les futurs chefs des grandes unités de l'Armée. Il a comme condisciple le lieutenant colonel de Gaulle.

Commandeur de la Légion d'Honneur, il est affecté à Lille comme commandant de l'infanterie de la 1^{ère} Division motorisée. En 1939, il est promu général de brigade.

LA CAMPAGNE DE 1940

L'infanterie de la 1^{ère} Division motorisée comprend environ 9000 hommes, en majorité nordistes, répartis en 3 régiments. Le 1^{er} de Cambrai, le 43 de Lille et le 110 de Dunkerque.

Le 10 mai 1940, les Allemands passent à l'attaque. La mission de la Division est de se porter en Belgique, sur la Dyle, pour défendre la trouée de Gembloux en liaison avec la Division marocaine.

Le 15 mai, un Corps blindé allemand s'y engage, dont une division blindée fait effort à la jointure de la Division marocaine et de la 1^{ère} DIM, où se trouve le 110.

En fin d'après-midi, les renseignements qui arrivent au PC de la Division sont mauvais. Les Marocains ont reculé, une brèche s'élargit avec le 110 qui est débordé. Le bataillon d'aile, son commandant ayant été tué, fléchit. A 18 heures, le général Jenoudet accourt sur le plateau, rallie officiers et soldats et les reportent en avant. L'engagement de troupes réservées permet ensuite de rétablir la situation. Malheureusement si à Gembloux, les panzers allemands ont été arrêtés, il n'en est pas de même au sud, sur la Meuse, de Sedan à Dinant, où le front a été enfoncé.

Pour éviter l'encerclement, la 1^{ère} Division doit retraiter dans des conditions difficiles pour se rétablir à la frontière. Le 20 mai, elle reçoit l'ordre de défendre l'Escaut dans la région de Condé, sur un front important de 15 kilomètres. Pendant six jours elle résiste vaillamment sans se laisser entamer par la

vigueur croissante des attaques allemandes. Pendant six jours, le général Jenoudet se dépense sans compter ; il est présent chaque fois que la situation devient critique et que le Chef doit prendre sur le terrain les mesures qui s'imposent.

Le 26 mai au soir, le commandement de l'Armée décide la retraite sur Dunkerque. N'est il pas trop tard ? Condé est à 120 kilomètres de Dunkerque, que les blindés allemands sont sur le point d'atteindre. La 1^{ère} étape de 35 kilomètres s'effectue dans la nuit sur une route encombrée de convois.

Le 27 au soir, la 1^{ère} Division se scinde en 2 éléments - une fraction, avec l'artillerie, les services et une partie de l'infanterie est embarquée sur véhicules pour Dunkerque où elle parviendra. L'autre fraction comprend la plus grande partie de l'infanterie (1^{er} et 110^{ème} RI) et doit faire à pied une nouvelle étape de 50 kilomètres. Le général Jenoudet, fidèle à sa conception du devoir qui consiste à se trouver là où se trouvent les plus grandes difficultés, décide de rester solidaire de la colonne à pied dont il assure le commandement.

Vers 22 heures, après la traversée de la Deule dans la région de Lille, l'avant-garde de la colonne avec laquelle il se trouve se heurte à des détachements blindés ennemis qui ont coupé la retraite (ce sont les blindés de Rommel). En même temps que le combat s'engage dans l'obscurité, le général Jenoudet envoie ses agents de liaison pour hâter la vitesse du gros du détachement, espérant ainsi pouvoir profiter de la nuit pour filtrer à travers un encerclement qui n'est pas encore continu. Malheureusement autour des ponts, la confusion est extrême, et plusieurs divisions s'enchevêtrent. Le 1^{er} RI qui s'est déployé face à la menace et dont les hommes sont exténués, ne peut être rassemblé avant le jour. Il n'est plus possible de forcer le destin. Si en 1915, à l'Hartman le capitaine Jenoudet avait pu sauver sa compagnie, en 1940, le général à la tête d'une Grande Unité ne peut le faire.

Dans la région de Lille, les divisions tentent de s'organiser. Il s'agit de retenir le maximum de forces ennemies et de faciliter ainsi l'embarquement à Dunkerque des unités alliées. La mission du général Jenoudet est de défendre à quelques kilomètres au sud de Lille la ville de Loos. Un centre de résistance est organisé, les routes barricadées, les maisons crénelées, des réduits aménagés. Les munitions disponibles sont partagées, les civils gagnent Lille ou se terrent dans les caves.

Le 29 mai, la bataille se déroule particulièrement à l'est, au faubourg de Lille, où la 15^{ème} Division du général Juin cesse le combat en fin de journée.

Le 30 mai, l'ennemi porte son effort sur Loos. Toutes ses tentatives de progression, appuyées par de puissants bombardements d'artillerie sont enrayées. Il recourt à l'intimidation ; par hauts parleurs, par radio, il somme nos hommes de se rendre s'ils ne veulent pas être anéantis et la ville détruite.

Le 31 mai au matin, les bombardements redoublent, la pression ennemie s'accroît. Le 1^{er} Régiment résiste héroïquement ; 2 des 3 commandants de bataillon sont tués en première ligne mais les munitions s'épuisent et l'ennemi progresse. En fin de matinée, le Général Molinié, qui commande l'ensemble des forces encerclées autour de Lille, donne au général Jenoudet l'ordre formel de replier son PC et lui envoie un peloton d'autos mitrailleuses à cet effet. Petit à petit, et surtout faute de munitions, la défense s'effrite ; le PC est bloqué et bombardé ; ses groupes de défense sont submergés. Vers 20 h, le PC est enlevé d'assaut à la grenade. Le général Jenoudet est prisonnier. Mené devant le général allemand qui a réuni son état-major, celui-ci lui dit "Général, je vous félicite pour la résistance très courageuse et très habile que vous avez soutenue dans Loos dans une situation désespérée. C'est digne du passé de l'Armée Française".

Peu après, le Général Molinié avait obtenu du Commandement allemand, les honneurs de la guerre pour ses troupes qui devaient cesser le combat. Bien que déjà prisonnier, le général Jenoudet et les troupes sous son commandement obtinrent également, en hommage pour leur résistance valeureuse, les honneurs militaires.

Le 1^{er} Juin, sur la Grand-Place de Lille, les détachements français en armes défilèrent devant 4 généraux français, dont le général Jenoudet, alors que les troupes allemandes présentaient les armes.

En 1940, la France a subi la plus grande défaite militaire de son histoire. Elle a cessé d'être une très grande puissance mondiale. Les causes de ce désastre sont graves et nombreuses. Il est juste de se rappeler que bien des unités défendirent leur pays avec le plus grand courage et sans défaillance.

Pour Léon Jenoudet, c'est prématurément la fin du service actif. La chance a tourné. "La baraka" l'a abandonné.

Il est emmené dans la forteresse de Koenigstein en Saxe. Victime des mauvaises conditions de captivité (son camarade de casemate meurt à la fin de l'été), ressentant les séquelles de ses blessures et les fatigues d'une campagne où il ne s'était pas ménagé, il tombe gravement malade et perd l'usage de la parole. Rapatrié sanitaire, il passe l'année 1941 dans les hôpitaux, puis il est mis en retraite en 1942. Il a cependant la grande satisfaction morale d'être élevé à la dignité de Grand Officier de la Légion d'Honneur.

Il se retire à Lons-le-Saunier, rue de la Chevalerie. Il voit avec joie arriver l'heure de la Libération puis celle de la Victoire, avec sans doute l'amertume de ne plus pouvoir, en raison de son état, participer à nouveau au combat et servir sa patrie. Sa robuste constitution lui permet de retrouver, petit à petit la santé. Il participe à la vie associative de la cité et aime se rendre, à l'occasion, dans le Grandvaux, le pays de ses aïeux. Les années passent. Le 31 juillet 1972, après une courte maladie, il décède à Lons-le-Saunier.

Il est enterré au cimetière de Fort-du-Plasne dans le caveau de sa belle-famille Thouverey.

Pierre Jenoudet